

Anne Marie DROUIN-HANS

DIFFÉRENCES, HARMONIE ET EXCLUSIONS : LA SOLUTION DES UTOPIES

Résumé : En tant que mondes fictifs, construits pour rêver la perfection impossible, les utopies inventent des solutions aux difficultés que les sociétés ordinaires continuent à subir. On pourrait alors s'attendre à ce que, dans ces lieux où règne l'harmonie, les différences n'engendrent pas d'inégalités, et que l'ordre et la paix ne reposent pas sur des mécanismes d'exclusion... Or la lecture de quelques utopies tend à montrer que l'ordre et l'harmonie ne sont pas seulement difficiles à réaliser, mais que leurs conditions sont aussi difficiles à penser. L'exclusion existe en utopie, au nom du bonheur de ceux qui échappent à l'exclusion. On voit à l'œuvre l'insuffisance d'une pensée des différences en termes d'organisation

Mots clés : déviances, exclusion, organisation, utopie, violence.

INTRODUCTION : DE L'USAGE ET DU TERRITOIRE CONCEPTUELS DES UTOPIES

Il peut sembler paradoxal de rechercher dans les utopies de quoi alimenter la réflexion sur les difficultés du réel, vu que par définition les utopies ne sont *nulle part*, ce sont des *u-topoi*, des *non-lieux*. Le mot inventé par Thomas More dans l'ouvrage paru en 1516 et qui a eu la fortune que l'on sait, quelle que soit l'étendue de sens qu'on veuille lui donner, véhicule toujours à un degré plus ou moins fort, l'idée d'imaginaire, de distance à l'égard de la réalité¹.

Mais par leur souci de construire un monde harmonieux, ou du moins jugé tel, les utopies peuvent être éclairantes sur les comportements possibles à l'égard des différences entre les hommes.

De façon générale, l'utopie se présente comme un lieu préservé, dont les relations avec le monde extérieur font l'objet de beaucoup de prudence. Et d'autre part, les différences internes ont été travaillées par l'utopie de sorte que les tensions, les obstacles à l'harmonie de l'ensemble soient parfaitement maîtrisés. Le statut des étrangers, comme les effets de la diversité sont donc deux questions importantes dans les utopies. Plusieurs types de solutions sont mis en place en vue soit d'esquiver la complexité, soit de l'affronter.

¹ Sur les rapports entre Utopie et éducation, voir notamment Anne-Marie Drouin-Hans, "L'Utopie créative ou la pensée modèle", *Aster*, n° 16, 1993, pp.201-219 ; et *L'Éducation, une question philosophique*, Paris, Anthropos, 1998, (ch. VII).

1- LES UTOPIES ET L'ESQUIVE DES DIFFÉRENCES

1-1 Se préserver du monde extérieur

Une des caractéristiques souvent soulignées des utopies est celle de l'insularité. Insularité au sens propre du terme — c'est-à-dire situation sur une terre entourée d'eau, que généralement des voyageurs perdus dans des mers inconnues découvrent par hasard —, ou au moins insularité métaphorique, c'est-à-dire (non-) lieu coupé du monde, isolé, différent.

Le moyen le plus sûr de ne pas être menacé par l'extérieur est de demeurer secret. L'entrée du golfe où se situe l'île de Thomas More est « dangereuse à cause des bancs de sable d'un côté et des écueils de l'autre ». L'accès difficile (les habitants seuls connaissent les passages navigables) est complété par la défense d'« une bonne garnison ». L'île est artificielle, formée par Utopus qui fit couper l'isthme qui rattachait la terre au continent². La rupture d'avec le reste du monde est à recevoir comme l'acte fondateur de l'utopie.

Lorsque Francis Bacon rédige sa propre utopie, *La Nouvelle Atlantide*, il ne manque pas de mettre en scène la même méfiance à l'égard de l'extérieur, puisque les navigateurs perdus se voient refuser, avec la plus grande politesse mêlée de sollicitude, l'accès de l'île de Bensalem, puis sont acceptés parce qu'ils sont chrétiens, à condition de jurer de n'être pas des pirates ni d'avoir versé le sang depuis quarante jours³. Mais l'entrée des voyageurs reste canalisée, puisqu'il est prévu une *Maison des étrangers* où ils doivent demeurer. L'intendant chargé d'établir le contact entre les voyageurs et les habitants de Bensalem rapporte comment cette île fut autrefois un lieu de passage, mais que depuis près de deux mille ans, prenant acte du fait que le pays « était suffisamment prospère pour se suffire à lui-même et subvenir à ses propres besoins » (p. 57), la législation du roi Salomon tente de préserver les habitants du « mélange des mœurs » et des « innovations », tant par la protection de l'île à l'égard des étrangers, que par l'interdiction faite aux habitants de Bensalem de voyager. Le nouveau, et le mélange sont donc vus comme source d'altération là où le bien est déjà advenu. Mais par une sorte de précaution et de volonté de ne pas manquer une possibilité d'amélioration, il est décidé que tous les douze ans deux navires auraient pour mission d'aller recueillir à l'extérieur, chez les étrangers, et sans se faire connaître, d'éventuelles découvertes utiles. Ce privilège des habitants de Bensalem, de voir sans être vus, de connaître le monde sans être connus, est un moyen de réduire les échanges à leur seul bénéfice intellectuel et sans réciprocité si ce n'est accidentellement lorsque des voyageurs se perdent et s'instruisent au contact de ce monde qui leur était inconnu.

La Cité du Soleil de Campanella est doublement insulaire au sens propre et au sens figuré : située sur l'île de Taprobane, elle est entourée d'une enceinte à l'intérieur de laquelle sont emboîtés sept grands cercles correspondant aux sept planè-

² Thomas MORE, *Utopia*, [1516], Paris, Les Éditions sociales, 1966/ 1982, p. 123-124 [nombreuses autres éditions].

³ Francis BACON, *La Nouvelle Atlantide*, [1627], Paris, Payot, 1983, p.42.

tes, et tout est construit de telle sorte « qu'après la prise du premier cercle l'on rencontrerait plus de difficultés au deuxième et ainsi de suite ; et il faudrait la prendre sept fois d'assaut pour la vaincre. Mais, [dit le marin génois qui témoigne de ce qu'il a vu], je crois que le premier cercle est lui-même imprenable, tant il est large et protégé de terre, avec ses boulevards, ses tours son artillerie, et plus avant, ses fossés »⁴.

Les utopies, quelle que soit leur perfection interne, sont censées se développer au sein d'un monde hostile, ou dont le seul contact est menaçant. La guerre est donc prévue, comme défense et non comme agression. Les Solariens s'efforcent de régler les conflits par la délibération, mais s'ils doivent entreprendre le combat, ils « ne s'abstiennent pas de frapper un ennemi insensible à la voix de la raison, car il est indigne du nom d'homme » (p. 29). Les utopiens ont eux la guerre en horreur, et l'exclusion ne prend pas cette forme extrême chez Thomas More, qui ne va pas jusqu'à dénier l'humanité aux ennemis. Mais il évoque « un peuple barbare », les Zapolètes, utilisés par les utopiens comme mercenaires, d'une façon quelque peu cynique : « Les Utopiens se soucient fort peu de perdre un grand nombre de ces mercenaires, persuadés qu'ils auront bien mérité du genre humain, s'ils peuvent un jour purger la terre de cette race impure de brigands » (p. 185). La guerre est plus discrète à Bensalem, et n'apparaît que comme possibilité de défense intelligente à travers les instruments et machines performantes inventées par les savants de la Maison de Salomon. La prouesse technique plus que la victoire militaire est célébrée. Et la crainte des ennemis est moins forte, la menace étant plus indirecte, d'ordre culturel plus que militaire.

La préoccupation des étrangers prend une forme plus ludique dans l'utopie de l'Abbé Coyer (1751), qui décrit une *Ile frivole* dans laquelle les étrangers ne peuvent entrer « que sur la preuve de quelque talent utile dont le gouverneur fait lui-même l'examen ». Les talents les plus prisés ne sont ni les connaissances scientifiques ni les compétences techniques, qui provoquent le rire, mais la danse, la musique, ou la cuisine.

Pour quelques utopies, la crainte de l'étranger est remplacée par le désir de se faire connaître, comme dans *L'île des Hermaphrodites* de Thomas Artus (1724) où un extrait de toutes les lois est destiné aux étrangers à cette fin. Dans d'autres récits, l'inaccessibilité du territoire n'est pas volontairement préservée mais seulement due à une situation géographique particulière.

Mais que ce soit sous la forme cynique, sanglante, tamisée, ou ludique, la crainte de l'étranger semble être une des thématiques de la forme utopique. Les utopies n'ont de sens qu'en s'opposant à ce qui n'est pas elles, au point parfois de ne considérer comme hommes que leurs propres habitants, comme dans l'île de Calejava (qui signifie *Terre d'homme*) de Claude Gilbert (1700). L'étranger reste celui dont on se méfie, ou que l'on veut étonner, ou à qui l'on va emprunter quelques idées, ou encore, chez qui l'on va installer des colonies assimilatrices.

⁴Tommaso CAMPANELLA, *La Cité du Soleil* [1623], Genève, Droz, 1972, p.4.

La pensée utopique développe assez peu la réflexion sur l'échange culturel entre nations. La politique ne dépasse pas les frontières d'un Etat, uniquement soucieux de son indépendance, de sa tranquillité, et sûr de sa supériorité. Si les utopiens de Thomas More se sentent obligés d'aller vers d'autres terres quand il y a surpopulation, « la colonie se gouverne d'après les lois utopiennes ». Si les colons rencontrent « un peuple qui accepte leurs institutions et leurs mœurs, ils forment avec lui une même communauté sociale » ce qui est bénéfique pour tous, la terre devenant productive. Il n'est donc pas question d'imaginer que les peuples colonisés pourraient avoir quelque enseignement à apporter aux utopiens. Si les lois de l'Utopie sont refusées, les habitants sont chassés y compris par les armes. D'où cette sentence finale : « la guerre la plus juste et la plus raisonnable est celle que l'on fait à un peuple qui possède d'immenses terrains en friche et qui les garde comme du vide et du néant ». (p. 139-140).

1-2 Neutraliser les différences

La méfiance à l'égard des étrangers est associée au désir de préserver la stabilité interne. Les habitants de ces mondes harmonieux semblent bénéficier de caractères et des comportements accordés sans difficultés avec l'intérêt global, et lorsque des déviations surviennent, les moyens de les circonvenir sont parfaitement prévus.

1-2-1 De l'exclusion préalable à la volonté de transformation

Pour ne pas être gêné par le poids des différences, le moyen le plus simple et le plus radical est sans doute l'exclusion préalable de ce qui pourrait brouiller l'harmonie d'ensemble. Ne sont alors admis comme membres de ces sociétés parfaites, que ceux qui correspondent d'emblée à l'image idéale recherchée.

On connaît les exigences de Rabelais pour l'entrée à l'Abbaye de Thélème : « Cy n'entrez pas, hypocrites, bigots, vieux matagots, marmiteux, boursoufflés... ». Rabelais se plaît à énumérer de façon contrastée les défauts incompatibles avec la vie libre de ces gens « bien nés », « nobles chevaliers » et « gentils compagnons », « dames de haut parage », « fleurs de beauté à céleste visage », « à maintien prude et sage »... La beauté, la santé, du corps et de l'âme, la générosité, seules rendent pertinent le précepte de Thélème, « Fay ce que voudras »⁵ Les différences qui peuvent subsister sont à l'origine de nouvelles harmonies d'ensemble : « Par cette liberté entrèrent en louable émulation de faire tous ce que à un seul voyaient plaire. Si quelqu'un ou quelqu'une disait "Buvons", tous buvaient ; si disait "jouons", tous jouaient » (Ibid. p. 189-190).

L'exclusion, qui est l'envers de la sélection des meilleurs, est parfois revendiquée comme garantie d'un gouvernement juste. Dans une utopie du XVIII^e siècle, *L'Heureuse nation ou relations du gouvernement des Féliciens* (1792), l'auteur, Le

⁵ RABELAIS, *Gargantua*, I, LIV [1534], Paris, Éditions Les belles Lettres, 1961, pp. 180-183 (Cette édition n'a pas actualisé l'orthographe. L'actualisation a été faite par moi). Comme Thomas More, Rabelais joue sur les sens des mots puisque Thélème désigne une volonté *agissant de son plein gré, une volonté libre*.

DIFFÉRENCE, HARMONIE ET EXCLUSION : LA SOLUTION DES UTOPIES

Mercier de la Rivière, décrit un système politique qui pour préserver l'intérêt commun écarte du gouvernement « les vicieux et les ignorants ». ⁶ La volonté d'exclure provient de la conception d'une humanité imparfaite. Pour créer cet îlot de perfection qu'est l'utopie, il faut donc la dissocier de ce qui est source de défauts. On retrouve dans cette démarche l'obsession de la pureté qui est à l'œuvre dans le rapport aux étrangers.

Le constat de l'imperfection initiale peut en revanche faire naître le désir de transformer les hommes, grâce à une nouvelle organisation qui modifiera leur comportement et leurs aspirations. Le postulat implicite est que les hommes, certes imparfaits, sont perfectibles, éducatibles au sens fort du terme, c'est-à-dire susceptibles d'être *conduits* vers ce qu'ils sont destinés à être.

Ainsi, les Sévarambes de Denis Veirasse (1679) reçoivent une éducation qui ne manque pas « de faire de grandes impressions sur leur esprit et de les tourner au bien s'ils y ont quelque penchant naturel ». ⁷ L'intérêt de cette éducation est de tourner la fierté initiale de ce peuple « en une noble ambition de bien faire et d'acquérir de l'estime ; si bien que ce qui dans un autre état serait un penchant au vice leur sert ici d'aiguillon à la vertu » (ibid.).

De façon plus systématique, l'Icarie de Cabet (1840) dit avoir procédé à une « régénération » des individus ⁸ et l'État prend en charge l'éducation en instruisant les parents pour qu'ils sachent élever leurs enfants, car « créer à la République des enfants aussi parfaits et aussi heureux que possible » est considéré « comme la plus importante de toutes les fonctions publiques » (p. 75). Si l'enfant naît infirme ou difforme, des soins importants sont donnés qui la plupart du temps permettent de guérir ou de corriger l'infirmité (p. 76). Une place est donc faite aux handicaps, mais pour les surmonter et les supprimer, avec l'optimisme absolu que rien ne peut résister à la volonté et à la science.

L'attention portée au corps est complétée par l'éducation intellectuelle et morale. La volonté de transformer les individus s'accompagne d'une volonté d'efficacité, et d'une organisation très centralisée. L'éducation *commune* est combinée avec l'éducation *domestique*, mais celle-ci est très encadrée : « Le soir en ren-

⁶ Le MERCIER de la RIVIÈRE, *L'Heureuse Nation ou relations du gouvernement des Féliciens; peuple souverainement libre sous l'empire absolu des loix* [sic], ouvrage contenant des détails intéressants sur leurs principales institutions civiles, religieuses et politiques, sur leurs divers systèmes et leurs mœurs, tant publiques que privées; détails auxquels a été ajouté un Manuel politique de cette Nation, Tome premier, à Paris, chez Buisson, à Lyon chez Bruyset, 1792, p. 11 et 12.

⁷ VEIRAS, Denis. *Histoire des Sevarambes* [1715], Amiens, Ed. Encreage 1994, p. 157 (Coll. UTOPIE, dirigée par Michel Rolland). Une autre édition du texte date de 1677-1679. On écrit parfois « VEIRASSE ».

⁸ Etienne CABET, *Voyage en Icarie*, [1840/1842], Paris Genève, Slatkine, 1979, p.74. [Réimpression de l'édition de 1842]

Il s'agit ici de l'Icarie comme roman utopique. On sait que plusieurs tentatives ont été faites pour fonder de vraies Icaries, dont certaines ont été impulsées par Cabet lui-même, et d'autres après sa mort, et ont été considérées comme un échec. Voir la Préface de Henri Desroches (p. LX.) dans l'édition Slatkine, où sont dénombrées 7 Icaries: Icarie I, Texas, 1848; Icarie II, Nauvoo (1849-1856) ; Icarie III, Cheltenham (1856-1864) ; Icarie IV, Corning A (1853-1878) ; Icarie V, Corning B (1879-1884) ; Icarie VI : Icaria Speranza (1883-1887) ; Icarie VII, Corning C (1879-1894).

trant, ils se trouvent avec leur famille, et distribuent leur temps de la soirée entre la promenade, les jeux, la conversation et l'étude : mais tout est calculé et combiné de manière que c'est toujours de l'éducation » (p. 79). Le comité d'éducation veille à ce que les divers apprentissages, et notamment la lecture, soient agréables et efficaces, ce qui aboutit à n'utiliser qu'un seul livre pour tous les enfants du même âge, préparé par les meilleurs auteurs. *L'ami des enfants* est le premier livre pour les enfants de 5 ans, et pour les autres âges, d'autres livres existent, en petit nombre, car, pense-t-on, un petit nombre d'excellents livres valent mieux qu'un grand nombre de médiocres (p. 84).

L'apprentissage de la vie quotidienne et du comportement moral n'est pas moins codifié, chaque enfant devant participer et prendre plaisir aux travaux du ménage, entouré de la tendresse des parents. Le résultat est que les enfants sont « heureux au milieu de leur discipline », et lorsqu'on les voit se diriger vers l'école, c'est l'émerveillement : « Ne dirait-on pas une petite armée composée de douze compagnies, de tailles, d'âges et d'uniformes différents ? » (p. 89). De cet aménagement bien ordonné les Icaréens peuvent être satisfaits : aucun *paresseux* parmi les enfants, ni d'*incapables*, « et si par hasard il s'en rencontre » l'attitude n'est pas de punir en les surchargeant de travail, mais de redoubler de douceur, de caresses et de patience, « pour les aider à vaincre l'injuste inégalité de la nature » (p. 91). Le propos est donc clair : la nature n'est pas bonne au départ, c'est la civilisation qui la transforme pour en rendre les lois bénéfiques. L'égalité n'est pas donnée, elle est construite.

1-2-2 Harmonie spontanée ou autorité régulatrice

Il se peut aussi que sans exclusion préalable, ni travail de transformation, l'harmonie règne spontanément au sein de l'utopie. Ou plutôt, si transformation il y a eu, les effets s'en font sentir depuis longtemps et l'objectif n'est plus de modifier le naturel. Sur fond d'uniformité dans les structures et dans la vie quotidienne — les cinquante-quatre villes d'Utopia ont un langage, des mœurs, des institutions, des lois « parfaitement identiques », avec « les mêmes établissements, les mêmes édifices publics » (p. 125) ; les habitants portent tous les mêmes vêtements, qui « réunissent l'élégance à la commodité » (p. 133) — les différences individuelles n'entrent pas en conflit, de sorte que les goûts, les aspirations et les fonctions, s'accordent avec les besoins de l'ensemble. Ainsi, il existe une sorte de service agricole, d'une durée d'un an, mais ceux qui prennent goût à l'agriculture ont l'autorisation de rester plusieurs années. Les choix personnels sont donc admis, et conçus comme ne faisant jamais obstacle à l'intérêt général (p. 126). Il est suggéré toutefois que cette répartition harmonieuse des choix ne vient pas d'un naturel spontanément bon des Utopiens mais bien d'une organisation pensée de telle sorte que les degrés de liberté accordés ne soient pas nocifs, et n'engendrent que des désirs positifs : « en Utopie, l'oisiveté et la paresse sont impossibles. On n'y voit ni tavernes, ni lieux de prostitution, ni occasions de débauche, ni repères cachés, ni assemblées secrètes » (p. 145). Chacun étant exposé au regard de tous, la morale est spontanément respectée.

Si l'harmonie ne se présente pas spontanément, elle est obtenue par l'autorité suprême. Chez Campanella cette autorité reconnue comme bonne et non contestée, est celle du Prêtre souverain, appelé Soleil, qui commande à tous « aussi bien dans le spirituel que dans le temporel », et qui « détient un pouvoir discrétionnaire » (p. 6). Le système des Solariens est très hiérarchisé, et les maîtres décident des détails mêmes de la vie quotidienne. Les chambres par exemple, sont communautaires et « tous les six mois les maîtres décrètent dans quel cercle chacun logera » (p. 15), la nourriture est donnée à chacun « selon le genre de travail qu'il doit fournir », sous la surveillance des médecins (p. 17), ou encore, ils « font l'amour tous les trois soirs, les grandes et belles filles avec les hommes grands et intelligents, les grasses avec les maigres, et les maigrelettes avec les gros, de manière à tempérer les excès » (p. 19). Défendant à la fin de son texte l'idée du libre-arbitre, Campanella décrit en fait une organisation communautaire hiérarchisée où les maîtres ont la compétence de prendre les bonnes décisions et les membres de la Cité, l'intelligence et la bonne volonté suffisantes pour les reconnaître comme bonnes et les accepter. Mais à part cette hiérarchisation des pouvoirs, l'égalité est totale. Chacun ayant « selon son besoin », l'absence de propriété supprime l'amour propre, et « il ne subsiste que l'amour universel » (p. 11). Il pourrait sembler curieux qu'avec une telle organisation, il y ait encore des désirs différents, mais la nature peut avoir besoin d'être rectifiée, comme le suggère l'organisation des accouplements visant à retrouver un juste milieu entre les extrêmes. L'harmonie est l'œuvre des hommes.

Et cette harmonie peut même se jouer du sort, reléguant à la campagne les handicapés et estropiés, mais sans omettre de leur trouver des occupations utiles : « Les boiteux se servent de leurs yeux en montant la garde comme sentinelles ; qui n'y voit pas, carde la laine, retire le duvet des plumes d'oiseaux pour faire des matelas ; qui n'a point de mains est utilisé ailleurs... » (p. 27).

2- RÉSURGENCE DES INÉGALITÉS, DES EXCLUSIONS ET DE LA VIOLENCE

2-1 Inégalités masquées

Dans ces mondes qui se proclament harmonieux l'égalité est garantie, ou au moins la juste répartition des biens et des honneurs. Chez Le Mercier de la Rivière, la dignité de citoyen est l'expression du mérite de chacun. Ce n'est ni par la naissance, ni par la fortune qu'on devient citoyen. Ce sont les connaissances qui sont nécessaires pour gouverner, connaissances que tous les Féliciens peuvent acquérir dans les écoles publiques et gratuites réparties sur tout le territoire. Ceux qui ne sont pas reçus citoyens « ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes, ou du moins à des empêchements qui ne blessent aucunement l'égalité sociale » (p. 127). Cette notion d'égalité sociale recouvre ici une égalité des chances, une sorte d'*élitisme citoyen*, plus qu'une égalité de fait. Les notables subsistent dans cette société, et à l'autre extrémité de la chaîne sociale, la domesticité. Si toutes les fonctions sont respectables, la domesticité reste une humiliation, et « si un citoyen devenait domestique il

ne serait pas déchu de sa qualité mais il en perdrait l'exercice tant qu'il resterait dans cet état » (p. 128).

Thomas More pratique le même type de mise à l'écart vis à vis des professions jugées dégradantes. Ainsi les bouchers sont des esclaves, « car la loi interdit aux citoyens le métier de boucher, de peur que l'habitude du massacre ne détruise peu à peu le sentiment d'humanité », et pour éviter aux citoyens « un spectacle hideux » (p. 141). Comme pour la guerre où ils emploient des mercenaires, les Utopiens veulent donc garder les mains propres...

Que l'égalité proclamée repose sur la présence d'esclaves n'est pas le seul lieu où resurgit l'inégalité. De façon plus ludique, More reconstitue le principe de l'émulation dans la concurrence entre quartiers pour avoir le plus beau jardin (p. 129-130). Il y a place également pour des différences individuelles : bien que des cours publics soient prévus pour que, hors des six heures journalières de travail, les citoyens puissent se cultiver, tous n'aiment pas l'étude (p. 134), mais doivent recevoir un minimum d'éducation. Ils ne sont pas méprisés pour autant, et ces personnes « dont l'esprit n'aime pas s'élever à des spéculations abstraites » sont approuvées de continuer leur métier dans leur temps libre et « de se rendre ainsi constamment utiles à leurs concitoyens ». Il reste qu'au détour d'une remarque, on perçoit une certaine supériorité du travail intellectuel : si un enfant d'ouvrier, élu pour se destiner aux sciences et aux lettres, trompe l'espérance publique, « il est renvoyé dans la classe des ouvriers ». La situation symétrique comporte les mêmes termes valorisants pour le travail intellectuel, puisqu'il est dit que celui qui peut suivre efficacement ses études « est exempté du travail mécanique et on l'*élève* [c'est moi qui souligne] à la classe des lettrés » (p. 136).

2-2 Déviances, exclusions, punitions

On voit que ces mondes harmonieux souffrent malgré tout ici ou là de quelques disharmonies. Pourtant, l'organisation est supposée avoir neutralisé les déviances ou les avoir découragées.

Dans l'Icarie de Cabet des déviances comme celles du crime, ou du vol sont définitivement éradiquées, le suicide lui-même n'a plus lieu d'être puisque tout le monde est heureux. « Notre éducation fait de nous des hommes », dit un Icarien, ce qui signifie qu'elle apprend à respecter les droits et la volonté des autres. « Les Icariens sont presque tous des philosophes qui, dès leur enfance, savent dompter leurs passions » (p. 96)⁹. La réussite de l'Icarie — comme roman utopique, et non comme tentatives de réalisation — est de modifier jusqu'à la volonté même des Icariens, par la douceur et la rationalité de l'organisation.

Cette modification est le fruit de l'éducation, au cours de laquelle des punitions existent lorsqu'une faute est commise. Ce sont alors les écoliers eux-mêmes

⁹La dernière formule pourrait paraître énigmatique : pourquoi "presque tous les Icariens" et non pas *tous*, sont-ils philosophes ? Qui sont les quelques-uns qui ne le sont pas ? On peut faire l'hypothèse que cette restriction a pour but de donner une illusion de réalisme au système exposé. Une analyse plus détaillée sur les rapports entre utopie et réalité, nécessaire pour peser tout le sens de ces restrictions rhétoriques, fera l'objet d'une étude ultérieure (ouvrage en cours).

qui se constituent en *tribunal*. Les *jugements scolaires* apparaissent comme une *morale en action*. Si un jeune accusé, par exemple, a sauté du haut d'un mât, risquant de se blesser et contrevenant au code établi par le « Peuple écolier », il se repent devant le tribunal des écoliers, un autre s'accuse de l'avoir poussé à enfreindre la loi et un troisième obligé de témoigner pour dire la vérité proclame son regret de devoir faire cette déclaration (pp. 92-93). La sentence considérera l'enfant coupable mais excusera la faute.

Dans la Cité du Soleil, il est dit également qu'il n'y a pas « de vols, d'assassinats, de viols, d'adultères » (p. 12). Pourtant, tout un arsenal répressif est prévu, et est présenté comme n'étant pas une pure précaution mais bien une pratique occasionnelle, puisqu'il est parfois question d'homicide. Il est certes des fautes « qui procèdent de la faiblesse et de l'ignorance » et qui « sont châtiées par simples reproches. On enseigne au coupable à se dominer et à connaître la partie où son incompetence l'a trompé ou telle autre. Et ils se traitent entre eux comme membre d'un seul ensemble » (p. 45). Mais quand il s'agit d'homicide, celui-ci se paie de la vie et fait intervenir la loi du Talion (p. 44). La Cité du Soleil ne possède pas de prison, ni de bourreau, et lorsqu'il le faut, « Les mises à mort exigent la participation du peuple entier ». Cela signifie que tout le monde met « la main à la lapidation du condamné ou à sa crémation si celui-ci choisit de s'attacher la poudre pour avoir une mort rapide » (p. 45).

La sexualité et la reproduction étant très codifiées, la sodomie est un délit. Si des Solariens sont surpris à cette pratique, « on leur fait porter pendant deux jours un soulier attaché à la nuque, pour signifier qu'ils ont inversé l'ordre de la nature et qu'ils ont marché la tête en bas. La deuxième fois on aggrave la punition et l'on va jusqu'à la peine capitale » (p. 19). La peine capitale est également prévue pour ceux qui ont fui à la guerre (p. 33). De même, ceux qui ont refusé un service à un ami est fouetté, celui qui a désobéi est enfermé dans un enclos au milieu des ours ou des lions, avec pour seule arme un bâton. S'il en vient à bout, « ce qui est presque impossible » précise — peut-être avec humour ? — Campanella, « il est absous ».

La Cité du Soleil, derrière sa douceur affichée, est une des utopies où la violence, sans doute marginale, a une place et une fonction officialisées. C'est ainsi que les Solariens valorisent le courage, et emmènent des enfants avec eux pour leur apprendre la guerre et à « s'habituer au sang, comme des louveteaux » (p. 31).

Les solutions utopiennes face aux différences sont donc variées : ou bien il faut les nier et les détruire, ou exclure ceux qui en sont porteurs, ou bien trouver une moyenne pour éviter les excès, ou encore modeler les êtres en fonction d'un modèle de référence. Le degré de liberté reste faible, et les différences tolérées ou accueillies de façon positive sont encadrées et surveillées. La perfection se construit par exclusion, ou éradication interne des déviances jugées intolérables. La pensée des différences ne va pas sans une hiérarchie de valeurs implicite.

La pensée utopique a pourtant pris une autre forme, originale et subversive, dans l'œuvre de Charles Fourier dont le principe n'est pas de réduire les différences mais de les exalter, les combiner entre elles et en tirer le meilleur.

3 – UNE GESTION EXALTÉE DE LA COMPLEXITÉ : LE FOURIÉRISME

Pour Fourier les différences entre les hommes sont l'expression de passions multiples dont aucune n'est foncièrement mauvaise. Ce qui les rend mauvaises vient de leur impossibilité à trouver une fonction dans la société ordinaire.

Si Fourier ne crée pas une utopie au sens de roman d'aventure, racontant comment des voyageurs trouvent une terre inconnue, il imagine un système qui est comme un voyage vers les lieux inexplorés de l'âme humaine.

3-1 Une conception où l'exclusion n'a pas de sens

Ce voyage l'incite à accepter tous les penchants et passions, sans chercher à prendre pour référence un modèle *a priori* de distinction entre passions bonnes et mauvaises, utiles et néfastes... La *société civilisée* — qui aux yeux de Fourier n'est qu'une étape imparfaite — interprète certaines passions de façon négative en les appelant *vices*. Dans la civilisation, les vices sont sources d'exclusion ou doivent être corrigés. Une telle perspective n'aura plus de sens lorsqu'à la civilisation aura succédé l'*Harmonie*, l'exclusion sera autant inutile qu'impossible.

Il n'y a donc pas de mauvaises passions aux yeux de Fourier. Elles sont comptabilisées et définies de façon précise. Au nombre de douze, elles se répartissent en cinq *sensitives* (correspondant aux cinq sens et flattant le goût du luxe), quatre *affectives* (amitié, amour, familisme, ambition) et trois *distributives*, (concernant les rapports en groupes) que Fourier nomme *cabaliste* (goût pour la rivalité ou l'émulation), *papillonne* (besoin de variété) et *composite* (goût pour le mixte). Une treizième passion appelée *unitéisme* désigne le plaisir de concilier le bonheur individuel avec celui de la masse, et le désir de concilier les diverses passions. Cette treizième passion est inconnue en civilisation où l'homme « est en état de guerre avec lui-même » car ses passions « s'entrechoquent », « l'ambition contrarie l'amour, la paternité contrarie l'amitié » etc.¹⁰.

« De là, dit Fourier, naît la science nommée Morale, qui prétend les réprimer », or le but est d'« arriver au mécanisme spontané des passions, sans en réprimer aucune » (Ibid.).

La morale sera inutile en Harmonie car pour Fourier « la cause du Mal réside dans l'imperfection des Institutions sociales, lesquelles sont essentiellement muables et par conséquent susceptibles d'être améliorées »...¹¹

3-2 Du bon usage et de la bonne organisation des passions

En Harmonie, la règle sera donc le libre jeu des passions. Il ne s'agit pas de chercher à construire un être parfait, mais plutôt de jouer de ses imperfections, ou plutôt de ses différentes tendances, pour les combiner harmonieusement. Ainsi, le goût des jeunes enfants pour les choses sales et repoussantes pourra être valorisé en

¹⁰ Charles FOURIER, *Œuvres complètes*, Tome VI, *Le Nouveau Monde Industriel et Sociétaire* [1829], Paris, Anthropos, 1966 (réédition des *Œuvres complètes*, tome 6, 1845), p. 49.

¹¹ Charles FOURIER, *Bases de la politique positive. Manifeste de l'École sociétaire fondée par Fourier*. Paris, Bureaux de la Phalange, E. Duverger Imprimeur, MDCCCXLI (1841), p.2.

donnant « du relief aux travaux immondes et rebutés », et en les spécialisant dans « l'enlèvement de boues et matières stercoraires »¹² La nouvelle organisation se veut le reflet d'une réalité bien comprise et d'une connaissance de la répartition des tendances humaines : « On trouve parmi les enfants au-dessous de la puberté 2/3 de garçons qui inclinent à la saleté et à l'impudence. Ils aiment à se vautrer dans la fange, et se font un jeu du maniement des choses malpropres. Ils sont hargneux, mutins, ordures, adoptant les locutions grossières, le ton rogue » (ibid. p. 143). En conséquence, les groupes de jeunes enfants violents et malpropres, appelés « petites Hordes » doivent contenir 2/3 de garçons et 1/3 de filles. Les groupes d'enfants plus calmes et raffinés, appelés « petites Bandes », comprendront alors 2/3 de filles et 1/3 de garçons.

Ainsi, Fourier ne traduit pas les différences en termes de typologie, mais de répartition statistique, ce qui permet à des filles de rester autant filles en aimant la violence et la saleté qu'en aimant la délicatesse et la propreté, et symétriquement, les garçons ne sont pas amoindris d'être raffinés et subtils. Les nuances se situent dans le type de tâches choisies pour les uns et les autres : les petites Hordes sont divisées en sacripans/sacripanes, chenapans/chenapanes. Les Chenapans sont affectés « aux fonctions immondes » ; les sacripans « aux fonctions dangereuses comme la poursuite des reptiles et autres emplois qui exigent de la dextérité. ». Quant aux hordes féminines, elles « servent la triperie dans les boucheries, elles remplissent les fonctions répugnantes dans les cuisines, appartements et buanderies » (ibid. p. 144). Et « le sexe féminin formant les 2/3 dans les petites Bandes, elles ont en dominance les goûts du sexe féminin, entre autres celui des parures » (ibid. p. 171), et ce « vice » va être favorablement utilisé dans l'arrangement des fleurs, et dans les objets de charme et de raffinement (ibid. p. 176).

3-3 La question du choix préalable

L'utopie de Fourier étant une utopie à réaliser, il prévoit une « phalange d'essai » qui marquera la transition entre la Civilisation et l'Harmonie, et dans laquelle le mélange des riches et des pauvres dans l'éducation rendra nécessaire le choix de familles polies, « surtout dans la classe inférieure », car il faudra faire en sorte que les riches trouvent dans cet amalgame « un charme qui dépendra beaucoup de la politesse des subalternes ».¹³ Et continuant « sur les détails de rassemblement », Fourier ajoute que cette phalange d'essai « devra avoir, en cultivateurs manufacturiers, au moins les 7/8 de ses membres ; le surplus se composera de capitalistes, savants et artistes » (ibid.)

La structure à elle seule ne suffit donc pas à établir l'harmonie. Un choix préalable des individus est nécessaire pour rendre possible cette association organisée qu'est le Phalanstère.

¹² Charles FOURIER, *Œuvres complètes*, Tome V. *Théorie de l'Unité universelle* [1822-1823], Paris, Anthropos 1966 (réédition des *Œuvres complètes*, tome 4, 1841), p. 139.

¹³ Charles FOURIER, *Le Nouveau Monde industriel*, cité dans FOURIER, *Œuvres choisies*, Préface de Charles GIDE, Paris, Guillaumin et Cie, [s.d.], p. 135.

CONCLUSION : DE LA NÉCESSITÉ D'UNE ÉTHIQUE

La pensée des différences demeure difficile au sein même des utopies. Concilier le respect des particularités et l'aspiration à l'universel n'est pas seulement difficile à réaliser, c'est aussi difficile à concevoir idéalement.

Ainsi, les utopies semblent contourner le problème plutôt que l'affronter. Le fouriérisme lui-même, qui repose sur l'idée d'une intégration de toutes les différences, est obligé en quelque sorte de « tricher » au moins pour la phase de transition.

La question reste entière de savoir quelles différences sont compatibles avec le bien de tous. Les utopies donnent des solutions variées : toutes sont des esquives et ne font que traduire leur idéal de perfection, qui diverge d'une utopie à l'autre.

Mais cette divergence est doublement intéressante. Elle souligne, par la diversité des solutions imaginaires, la difficulté à penser certaines contradictions. Et elle exprime l'insuffisance d'une pensée des différences en termes d'organisation. Un choix de valeurs est nécessairement à l'œuvre dès que la reconnaissance des différences est en jeu. Penser les différences, est une question éthique.

Anne Marie DROUIN-HANS
Université de Bourgogne

Abstract : As they are imaginary worlds made up in order to dream about an impossible perfection, utopias propose solutions to the difficulties which ordinary societies still undergo. In such harmonious places, one could then expect that, differences should not give rise to inequalities, and that order and peace should not be based on exclusion mechanisms... In fact, the reading of a few utopias tends to show that order and harmony are not only difficult to realise, but that it is also difficult to think their conditions. Exclusion is not absent from utopias, and its role is to preserve the happiness of those who escape it. Thinking differences in terms of organisation only, can't be satisfactory.

Key words : deviancy, exclusion, organisation, utopia, violence.